

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

REUILLETON.

VOL. I. MONTREAL, 15 FEVRIER, 1866. No. 10

LES

Compagnons de la Croix-d'Argent.

CHAPITRE XVII.

LE DÉSPOIR D'UN BOSSU.

(Suite.)

A l'horizon, du côté du jour qui de minute en minute, devenait plus vif, se profilait déjà distinctement sur le ciel Vincennes et ses sept tours quadrangulaires, Bicêtre et ses tourelles pointues, plus près, les clochers de Saint-Antoine-des-Champs et la masse sombre de la Bastille, à demi démolie déjà, et sur laquelle semblaient encore planer la fumée et le souvenir de la grande émeute.

Le Rouleur contemplait cette scène avec une admiration singulière.

Jamais il n'avait vu, ou plutôt jamais il n'avait regardé, ce beau et grand spectacle, du soleil levant.

Il était, comme perdu, dans les sentiments qui le dominaient; il attendait le moment précis où le soleil, s'élevant sur les collines de Joinville et de Charenton, paraîtrait dans toute sa splendeur.

Tout-à-coup, la tour sur le haut de laquelle était le Rouleur s'ébranla. Les cloches, dont l'Éveillé n'avait jamais entendu d'aussi près les vibrations sonores, frémirent quelques mètres au-dessous de lui.

L'angélus, du matin, s'éveillait, dans la vieille tour gothique.

Le carillon métropolitain, n'eut pas plutôt lancé dans l'air ses premières trépidations, que de toutes parts, les carillons paroissiaux, lui répondirent.

Comme un incendie qui s'allume sur plusieurs points, à la fois, l'immense

harmonie, s'agitait à tous les coins de l'horizon.

Avant la Révolution, les églises de Paris étaient infiniment plus nombreuses que de nos jours. A côté de Saint-Severin dont la tour carrée soutient aujourd'hui encore une flèche aiguë, décorée de lucarnes et coiffée d'un lanternon, s'élançait le clocher de Saint-André-des-Arts, vieille église bâtie au lieu même où s'étend aujourd'hui la place du même nom, le clocher de Saint-Yves, l'église des Avocats au bas de la rue Saint-Jacques, au coin de la rue des Noyers, la tour des Mathurins, dont le couvent atteignait à l'hôtel de Clugny, le donjon de Saint-Jean-de-La-tran, qui prit au commencement de ce siècle le nom de Tour-Bichat, du nom du fameux anatomiste.

Plus loin, vers le midi, autour du fait de Saint-Nicolas-de-Chardonnet, se dressaient Saint-Jean-de-Beauvais et les hauts cloîtres des Bernardins. A l'horizon s'arrondissait derrière le Jardin du Roi, fondé par Buffon, le dôme de la Salpêtrière, construit sous Louis XIV.

La montagne Sainte-Genève était comme cachée sous une forêt de flèche et de tours. Le dôme de l'église consacrée à la patronne de Paris, nouvellement bâti par Soufflot, dépassait, massivement, la tour svelte et élégante de Saint-Etienne-du-Mont, la tour voisine de l'abbaye Sainte-Genève, aujour d'hui comprise dans les bâtiments du Lycée Napoléon, les flèches de Saint-Benoit et de Saint-Hilaire, de Saint-Etienne-des-Grès, pauvres églises groupées autour de la Sorbonne.

Dans une partie du ciel plus occidentale, s'élevaient les tours modernes de Saint-Sulpice, celle de Saint-Germain-des-Prés, au-dessous desquelles les Petit-Augustins, l'Abbaye-au-Bois, Saint-

Thomas d'Aquin dressaient leurs clochetons surmontés de croix et leurs toits couverts d'ardoises.

La rive droite n'était guère moins riche : derrière l'Hotel-de-Ville, Saint-Jean-en-Grève dressait ses deux flèches auprès des grands combles de Saint-Gervais.

Au-delà, un peu vers le midi, la croix d'or de Saint-Paul se détachait comme une étoile brillante sur la masse sombre des toitures du Petit-Saint-Antoine.

Vers le nord, Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie, Saint-Julien-des-Ménétriers, église construite rue Saint-Martin, aux frais de deux musiciens italiens ; Saint-Magloire, Saint-Luc, Saint-Gilles, avec ses deux petites tourelles carrées que couronnent les flèches d'ardoises ; Saint-Jacques-de-l'Hôpital, Saint-Josse, le Saint-Sépulcre, Saint-Meri, Saint-Bon, avec sa tour divisée en étages et sa campanile de bois travaillée à jour.

En se rapprochant de la Seine, Saint-Jacques-la-Boucherie dont la structure élégante et hardie a protégé la tour contre la destruction, Sainte-Catherine et les Saints-Innocents.

Au couchant, les églises de Saint-Germain-l'Auxerrois et de Saint-Eustache dressaient, l'une ses clochetons, et l'autre son faite aérien.

Enfin, dans la cité, autour de la cathédrale, s'élevaient une foule de chapelles et d'oratoires : Saint-Jean-le-Rond, Saint-Pierre-aux-Bœufs, Saint-Marine, Saint-Christophe, Saint-Aignan, Saint-Landry, Saint-Denis-de-la-Châtre, Saint-Symphorien, Sainte-Magdelaine, Sainte-Croix-de-la-Cité, Saint-Pierre-aux-Arcis, Saint-Barthélemy, la Sainte-Chapelle, Saint-Michel, Saint-Eloi, Saint-Martial, Saint-Germain-le-Vieil, Sainte-Genève-des-Ardents, et derrière le chevet de l'église métropolitaine, à la pointe de l'île, Saint-Denis-du-Pas. La cité était fière de ces vingt chapelles élevées au cœur du vieux Paris par la foi du moyen-âge.

Quand les clochers, les campaniles, les tours, les tourelles, les clochetons et les lanternons agitérent de toutes parts leurs carillons pour l'angélus matinal, ce fut comme un immense concert qui s'éleva dans les airs.

La prière commencée par la cathé-

drale était répétée dans toute la ville.

L'Éveillé regardait le spectacle de plus en plus grandiose que le soleil levant éclairait ; il écoutait les cloches voisines et lointaines qui toutes à la fois, puis tour à tour, prenaient la parole pour louer Dieu et chanter aux hommes l'*Alleluia* de l'espérance.

Le spectateur de cette scène était comme sur un rocher au milieu d'un océan de lumière et d'harmonie.

Après quelque temps passé dans une sorte d'extase, il descendit lentement l'escalier qu'il avait monté d'un pas si rapide.

Chose singulière ! il ne remarqua plus les monstres diaboliques groupés dans l'architecture du vieux monument, les guivres aux ventres difformes, les tarasques au col tendu et aux gueules de pierre. Il ne voyait plus que ces belles statues d'anges consolateurs qui montrent du doigt aux misères de ce monde les récompenses de l'autre.

Comme il atteignait la place, le souvenir de la singulière rencontre qu'il avait faite avant le jour lui revint à l'esprit.

Il chercha des yeux la pauvre femme et son enfant.

Il ne les vit point : la place n'était traversée que par les campagnards qui se rendaient aux halles, les fournisseurs qui apportaient leurs marchandises à l'Hotel-Dieu, et les femmes qui allaient à la cathédrale entendre la messe du matin.

L'Éveillé entra dans la vieille église, et le corps brisé par la fatigue, le cœur par le regret du crime qu'il avait été si près de commettre, il pleura et pria.

CHAPITRE XVIII.

LE LIVRE DE M. GUILLOTIN.

Pendant que le désespoir conduisait le malheureux Rouleur jusque au bord du crime, et que Dieu le ramenait au repentir par une miraculeuse protection, M. Guillotin passait la nuit dans la chambre de Claude Chopin.

Le sommeil du malade fut paisible : l'accès de la soirée avait été l'adieu de la souffrance. Claude dormait avec un calme si parfait que le médecin put

prévoir et annoncer une guérison rapide.

L'homme de science veilla au milieu d'un travail assidu. Il écrivait.

De temps en temps il s'arrêtait.

Il prenait entre ses mains sa belle tête pleine de pensées, et il méditait.

Sa plume courait quelques instants sur le papier.

Puis le docteur s'arrêtait encore ; il ôtait lentement ses lunettes d'or, et il en essayait tranquillement les verres.

Le jour se lève de bonne heure au mois de juillet.

Quand il parut, la fatigue avait gagné le vieux médecin : il dormait devant les feuilles de papier étendues sur la table.

A cinq heures, le père Brulot entra dans la chambre avec les premiers rayons du soleil.

Le bruit réveilla le docteur.

— Ah ! c'est vous, fit-il en se redressant et en reprenant sa plume, c'est vous, père Brulot.

Brulot voyant M. Guillotin devant la table de son travail improvisé, la chandelle allumée, alors que le jour éclairait déjà la chambre, fit un geste d'admiration surprise et respectueuse.

— Est-il permis de travailler ainsi ! docteur, vous vous tuez !

— C'est possible ; répondit en souriant le médecin : en tout cas, cela vaut mieux que de tuer les autres !

— Mais, que faites-vous, donc ainsi, demanda l'aubergiste en s'approchant de la table où étaient éparées les feuilles d'un manuscrit, c'est donc un livre que vous écrivez ainsi ?

— Oui, mon ami, un livre pour le Roi.

— Est-ce qu'il est malade, le Roi ?

— Non, grâce à Dieu, et en tout cas mon livre ne le guérirait pas.

— C'est donc un livre de politique ?

— Peut-être.

— De science ?

— Un peu.

— C'est un livre qui fera du bruit ?

— J'espère que non.

— Du bien ?

— J'espère que oui.

Le père Brulot ne comprenait pas beaucoup ce que voulait dire le docteur.

— Tenez, lisez, et M. Guillotin fit passer sous les yeux de son hôte les feuilles du manuscrit qui portaient cha-

cune le titre d'un chapitre différent.

— *L'écartement*, lut à haute voix le père Brulot.

Le docteur lui présenta une autre feuille.

— *La roue*. Et l'aubergiste ouvrit de grands yeux.

Il regarda le troisième feuillet.

— *La pendaison*. Il interrogea d'un geste de tête le médecin.

— Continuez, fit celui-ci, et il lui tendit le titre d'un nouveau chapitre.

— *Le pilori*. La surprise était de plus en plus vivement exprimée sur le visage du digne aubergiste.

Le docteur ne se lassait point d'avancer les pages du manuscrit sous les regards de son hôte.

— *Le gibet*. Le père Brulot examina le visage de M. Guillotin.

— Allez toujours ! répondit celui-ci à la question muette.

— *La bastonnade*.

— Et puis ?

— *Le bûcher*.

— Ne vous laissez pas.

— *La décollation*.

— Ce n'est pas tout.

— *La strangulation*.

— Ensuite.

— *La mutilation*.

Les cheveux de l'honnête Brulot se dressaient sur sa tête à la lecture de ces titres formidables.

— C'est affreux, s'écria-t-il en détournant les yeux, puis interrogeant le docteur. — C'est donc un livre sur les supplices ?

— Oui.

— Sur tous ?

— Sur tous les supplices que l'on connaît, et sur un nouveau moyen de faire mourir les condamnés.

L'explication n'expliquait rien.

— Comment ? fit Brulot toujours très-étonné, un nouveau supplice ! Il n'y en a donc pas assez ?

— Si fait, il y en a trop !

— Mais alors ? vous en avez inventé quelqu'un de bien terrible pour tenir lieu des autres ?

— Oui, j'ai imaginé un système pour ôter la vie à ceux que la justice humaine condamne à la perte, mais ce système aura pour effet de tuer sans faire longtemps souffrir.

Sans faire souffrir ?
— Le patient souffrira, mais pendant un espace de temps mathématiquement inappréciable.

Le père Brulot avait l'âme assez grande pour comprendre ce qu'une pareille invention, si elle répondait aux espérances du docteur Guillotin, avait de conforme aux intérêts de l'humanité.

— Voilà une bonne et grande idée !

— Vous trouvez ?

L'œil du vieux médecin s'illumina d'un éclair de joie radieuse.

Sans doute, reprit le père Brulot ; quand le condamné meurt au milieu d'atroces souffrances, comme ceux que l'on pilorie ou que l'on roue, il ne peut penser à Dieu devant qui il va paraître.

— C'est bien pensé, dit le docteur en tendant affectueusement la main à l'aubergiste, vous m'avez compris, vous !

Le médecin expliqua au père Brulot le système de la nouvelle machine, qui devait prendre, à quelques années de là, le nom de guillotine.

— Pourvu, observa l'aubergiste, qu'avec ce moyen d'abréger les souffrances on ne multiplie pas les exécutions.

Le docteur pâlit légèrement.

— Ce serait affreux à penser, murmura-t-il ; et il ajouta : Plaise à Dieu qu'il n'en soit pas ainsi.

Les deux hommes s'étaient approchés du lit de Claude Chopin.

Celui-ci était complètement réveillé.

Le docteur lui tâta le pouls.

— Vous êtes guéri, mon garçon, dit-il au malade, après un moment de silencieux examen.

Le pouls était parfaitement calme.

Claude Chopin avait retrouvé toute sa tête ; il demanda quelques explications sur le lieu où il était, et le malade dont il avait souffert.

Son oncle lui raconta en détail ce qui s'était passé, mais il ne lui parla pas de la tentative d'empoisonnement dont le pauvre Chopin avait failli être la victime.

— Maintenant, ajouta le docteur, dites-nous vous-même votre histoire, et comment vous avez mis trois jours à venir de Vincennes chez votre oncle ?

Le souvenir revint à Claude du silence qu'il avait promis aux Compagnons

noirs de garder sur l'attentat criminel dont il avait été la victime.

— Je ne me rappelle rien, murmura-t-il, en rougissant.

— Rien ? fit le docteur surpris.

— Non... rien.

— Depuis quand ?

— Depuis que j'ai quitté Jean Rouget à Vincennes. J'avais chaud, j'étais fatigué, je serai tombé sur la route.

— Tu nous trompes, interrompit le père Brulot. On t'a vu sur la place de la Bastille sortir d'un tonneau ?

Claude pensa à sa mère. S'il parlait, il compromettait la vie de la vieille femme. Il se rappela la menace de Chaulat.

— Tu nous trompes, reprit le père Brulot avec force. Parle, il faut parler.

Claude ne répondit rien.

— Nous sommes tes amis, réponds-moi : ce sont les Compagnons noirs, n'est-ce pas ?

Claude baissait la tête.

— Je ne me rappelle rien, murmura-t-il.

— C'est bon, interrompit le docteur en faisant un signe au père Brulot, reposez-vous encore un peu, mon garçon ! Nous reparlerons de cela.

Claude laissa retomber sa tête sur l'oreiller, heureux d'échapper à des questions qui l'embarrassaient.

Le docteur et l'aubergiste sortirent. Ils s'arrêtèrent sur le palier, en haut de l'escalier, devant la porte de Claude.

Brulot fit M. Guillotin.

— Docteur !

— Savez-vous des ennemis à votre neveu ?

— Pas d'autres que les Compagnons noirs.

— Bon ! il n'en est pas entré ici hier ?

— Certes non ! moi, toi, n'en a jamais abrité un seul.

— Aviez-vous des voyageurs hier soir ?

— Aucun.

— Qui est entré dans la chambre de votre neveu ?

— Personne que moi, Finette et le Rouleur.

— Vous n'avez aucune raison de croire que votre fille ait voulu empoisonner son cousin.

— Non, mon Dieu ! bien au contraire ! Brulot était troublé de la gravité avec

laquelle se pressaient les questions du docteur, mais il y répondait avec sang-froid.

— Et ce garçon bossu que vous appelez le Rouleur ?

— L'Éveillé ?

— Oui ! l'Éveillé.

Le père Brulot fit un geste de surprise comme frappé d'une idée subite.

Il raconta au docteur l'aveu que le bossu avait fait, de son amour, à Mlle Brulot.

— C'est ma fille qui me l'a raconté hier, soir même, en me souhaitant la bonne nuit, ajouta-t-il en recueillant ses souvenirs.

— C'est bien ! répondit le docteur Guillotin, en homme certain de ce qu'il doit faire, vous ne soupçonnez personne ?

— Personne.

— Alors, au revoir.

— Vous vous en allez ?

— Oui, et bien vite.

— Est-ce que ce poison vous inquiète ? C'est quelque maladresse du pharmacien.

— Non, mais restez tranquille.

— Comment ! vous m'effrayez !

Je reviendrai ce soir, au plus tard demain : jusque là ne faites rien, ne dites rien et soignez votre neveu. Forcez-le de rester au lit.

En disant ces mots le docteur sortit de l'auberge de la Croix-d'Argent.

En franchissant le seuil, il murmurait tout bas : " Il y a ici un mystère, qui évidemment cache un crime. "

CHAPITRE XIX.

LE CHATELET.

A l'extrémité de l'ancien Pont-au-Change, à la place où l'édilité parisienne a récemment, devant la chambre des notaires, planté des arbres et transporté une gracieuse fontaine, à l'endroit où s'agit aujourd'hui tout le mouvement d'une grande ville, se dressait, il y a cent ans, le sombre et silencieux édifice du Châtelet.

C'était originellement la forteresse qui défendait la Cité de Paris, et le passage du grand pont.

La Seine coulait au pied des bâtiments, dont elle n'était séparée que par une petite grève.

Ce quai naturel s'appelait l'Apport-Paris, parce que c'était là que s'arrêtaient toutes les marchandises qu'on voulait faire entrer dans la ville.

En amont de l'Apport-Paris s'étendait le quai de Gèvres.

Ce quai communiquait du pont Notre-Dame au Pont-au-Change par une galerie garnie de boutiques des deux côtés.

En aval du Châtelet c'était le quai de la Mégisserie ou quai de la Ferraille.

La première de ces dénominations du quai venait de ce que, très-anciennement, il était habité par les tanneurs et les marchands de peaux, qui s'appelaient mégisseries.

Au centre de ces deux quais peu élevés et que l'eau du fleuve couvrait aux moindres crues, s'élevaient les bâtiments massifs du Châtelet.

Le Châtelet était une prison : les caves humides, plus basses que la Seine, quelquefois envahies par les eaux, renfermaient un grand nombre de prisonniers.

Au-dessus de la prison, de grandes salles étaient les prétoires de la juridiction civile et criminelle, le parquet des gens du roi, les chambres des notaires, et dans une partie reculée des bâtiments, les bureaux de M. le lieutenant général de police.

Commencé au Xe siècle, restauré au XVIe, considérablement agrandi sous Louis XIV, le Châtelet était d'une architecture triste, lourde, sans caractère.

Ce qu'on remarquait dans cet édifice où rien n'était remarquable, c'était la profonde tristesse répandue des combles aux fossés sur toutes les façades, entrevue à travers les fenêtres, les lucarnes, les œils de bœuf et les meurtrières.

La partie la plus triste de ce triste édifice était occupée par M. le lieutenant de police.

On y parvenait par une petite cour profondément encaissée entre les hauts bâtiments.

Ni l'air, ni le soleil n'y descendaient jamais.

On n'y entendait que les gémissements des prisonniers enchaînés dans les cachots et les cris des geôliers.

Au fond de la cour, un petit perron de cinq ou six marches était gardé d'un

côté, par un lion en bronze, qui mettait la griffe sur une tortue, et de l'autre par un therme en marbre, couvert de mousse.

Du perron on entrait dans un vaste vestibule, où se promenaient magistralement un suisse, personnage architectural à l'angle duquel se dressait une hallebarde.

Nous ne voyons plus guère aujourd'hui de ces suisses que dans les églises. Avant la Révolution il y en avait dans toutes les grandes maisons.

Ce personnage ouvrait, à ceux qu'il jugeait dignes d'arriver jusqu'à son Excellence M. le lieutenant de police, une porte qui donnait accès dans une suite de grands salons mal meublés, toujours vides et froids comme l'hiver.

Au fond d'une galerie, dans un petit cabinet, M. le lieutenant de police donnait ses audiences, travaillait, signait ses mandats, et dépouillait l'immense correspondance secrète qui lui était adressée.

En 1789, le lieutenant général de police était M. Thiroux de Crosnes.

Fils de Mme Thiroux d'Arcarville, célèbre au XVIII^e siècle par son esprit et la petite société dont elle était l'âme, Thiroux de Crosnes avait été à 26 ans nommé maître des requêtes.

Il s'était rendu célèbre en faisant réviser l'arrêt rendu par le Parlement de Toulouse contre Calas.

Les philosophes l'avaient protégé : d'abord intendant de Rouen, puis de Lorraine, il avait, en 1785, été nommé lieutenant général de police, par le roi Louis XVI.

Il avait marqué le début de son administration en ordonnant la suppression du cimetière des Innocents, situé au milieu des Halles.

C'était un homme fin, très-habile, et connaissant parfaitement les secrets d'une administration comme celle à la tête de laquelle il se trouvait placé.

Jamais en France, sous l'ancien régime, la police ne fut mieux faite que de 1785 à 1789.

Deux fois chaque jour le lieutenant général passait trois ou quatre heures dans le cabinet sombre du Châtelet.

Il y venait le matin : sur sa table il trouvait, rangés en ordre parfait, les rapports de ses nombreux agents.

Chaque rapport renfermait quelques indications précieuses.

Le secret d'une conversation confidentielle, surpris le soir, à une heure avancée, passait le lendemain matin sous les yeux de M. le lieutenant général.

Le soir, il savait ce qui s'était dit le matin dans les arrières salons du café Procope, rue de l'Ancienne-Comédie, où, avant la Révolution, se réunissaient les philosophes.

M. Thiroux de Crosnes tenait tous les fils de l'immense réseau qui enveloppait les mystères de la capitale, de la ville et de la cour.

Du jour où les Etats-Généraux s'étaient réunis, le lieutenant général de la police était plus occupé que jamais.

Depuis le 29 mars 1667, jour où S. M. Louis XIV avait nommé messire Gabriel-Nicolas de la Reynie, lieutenant général de police, jamais aucun des nombreux titulaires de cette charge importante n'avait lu tant de rapports, eu connaissance de tant de secrets, tenu les fils de tant d'intrigues, pénétré autant de mystères que M. Thiroux de Crosnes.

Un jour, c'était un avocat d'Arras, nouvellement débarqué à Paris, et qui, nommé député aux Etats-Généraux, rompaît, dans l'intimité des conversations privées, le silence qu'il gardait dans l'Assemblée : il tenait des propos vagues, mais terribles, d'après lesquels il n'aurait fallu rien moins que pendre, à Montfaucon, le roi et sa famille. L'avocat d'Arras, inconnu alors de tout le monde et dont les déclamations révolutionnaires n'avaient encore d'écho qu'au Châtelet, avait nom Maximilien Robespierre.

Un autre jour, c'était un jeune homme d'origine champenoise, fils d'un magistrat de Guise, avocat sans cause, qui, dans un café du Palais-Royal, avait crié : Mort aux aristocrates ! Le jeune robin voulait devenir homme de plume, et l'on annonçait à M. le lieutenant général qu'il allait paraître un journal intitulé : *Révolutions de France et de Brabant*, dirigé contre la royauté. Le rédacteur était le jeune séditieux du Palais-Royal, il s'appelait Pierre-Louis-Camille Desmoulin ; il était né en 1760.

Dans un autre rapport, on dénonçait à

M. le lieutenant général qu'un avocat au Conseil du roi, né en Champagne, comme le rédacteur des *Révolutions de France et de Brabant*, encore jeune et très-irréligieux, se préparait à fonder une réunion de citoyens pour le renversement de la noblesse, de la royauté et de la religion.

— Ce monsieur veut renverser bien des choses ! murmura M. le lieutenant général. Comment s'appelle-t-il ? Il lut avec quelque peine, le nom était mal écrit, Georges-Jacques... Danton.

— Voilà un nom que je ne connais pas, ajouta-t-il après un moment de silence.

Tous les matins M. le lieutenant général recevait ainsi une foule d'indications sur les principaux meneurs de la révolution prête à éclater.

Le 16 juillet, au matin, il était de très-bonne heure dans son cabinet.

Il dépoillait avec rapidité sa volumineuse correspondance.

Après plusieurs rapports auxquels M. de Crosnes ne parut pas attacher une grande importance, il ouvrit une lettre au dos de laquelle s'étalait un large cachet de cire bleu.

Il lut cette lettre très-attentivement.

Il y était dit que le sieur Honoré-Gabriel Riquetti, comte de Mirabeau, fils de Victor Riquetti, marquis de Mirabeau, célèbre pour les scandaleuses aventures de sa jeunesse, enfermé, en 1777, à Vincennes, pour rapt et adultère, auteur de quatre petits volumes, fort malicieusement rédigés, sur la monarchie prussienne, député de la ville d'Aix pour le Tiers-Etat aux États-Généraux, doué d'une grande habileté de parole, et paraissant très-disposé à frapper de rudes coups sur la royauté, serait homme à modérer son langage, à calmer ses colères et à éteindre ses fureurs, si l'on voulait payer sa modération, et mettre un bon prix à sa conversion.

Le correspondant de M. le lieutenant général ajoutait que M. Riquetti avait besoin d'argent parce qu'il aimait beaucoup le jeu, le plaisir et la bonne chère, toutes choses, disait la lettre, qui, par le temps actuel, sont devenues hors de prix.

Si on achète ce Riquetti, il faudra

le payer cher, murmura M. de Crosnes. Il a du talent, des vices, et il peut se passer de nous.

Cela dit, le lieutenant de police prit une petite boîte qui se trouvait placée sur la table à côté des papiers.

Il fit jouer un secret.

La boîte s'ouvrit.

M. de Crosnes en retira un chiffon de papier large comme la main, déplié et fort sale.

La petite boîte renfermait les papiers précieux que les agents de M. le lieutenant général avaient trouvés tantôt dans les rues de la ville, et tantôt dans la poussière des salons.

Le lieutenant prit le papier, le tourna dans tous les sens, l'examina attentivement.

Il vit vingt lignes de chiffres arabes très-finement écrits ; chaque chiffre était séparé du chiffre voisin par un point, quelquefois par deux points.

— Toujours la même écriture, murmura M. de Crosnes. Il se retourna et il saisit le cordon d'une sonnette qu'il agita.

Un laquais parut.

— Dites à M. Poriquet que j'ai besoin de lui.

Le laquais sortit.

Quelques instants après entra un petit vieillard fort laid, mais prompt, vif, et le regard plein de feu.

Il avait le nez très-long, les yeux petits, noirs ; les sourcils épais, la bouche très-large. Il portait une perruque à queue assez mal poudrée. Il avait l'air extraordinairement intelligent. Son visage exprimait la finesse rusée et l'infatigable perspicacité d'un de ces hommes, qui, comme Vidocq, rendent les plus grands services à la police d'une grande ville. Ce personnage, très-considerable au Châtelet en 1789, se nommait M. Poriquet.

Il fit un salut profond en entrant dans le cabinet du lieutenant général, et en deux pas il fut près du bureau devant lequel M. de Crosnes était assis.

Celui-ci tendit à son subalterne le papier chargé de chiffres.

— Lisez-moi cela, fit-il d'un ton à la fois impérieux et impatient.

On sait qu'il est en usage parmi les conspirateurs et tous ceux qui appar-

tiennent, aux sociétés secrètes, de se servir de chiffres pour assurer le mystère de leur correspondance. On représente par un chiffre chacune des lettres de l'alphabet, et au lieu d'écrire les mots avec des lettres, on les écrit avec des chiffres représentatifs.

Chacun des correspondants retient un tableau à l'aide duquel, sachant que tel chiffre répond à telle lettre, il peut lire avec la plus grande facilité l'écriture fermée pour d'autres yeux. Ces tableaux sont appelés les clés du chiffre.

Pour ajouter à la difficulté, on convient qu'on n'écrira pas certaines lettres, qu'on dérangera arbitrairement l'ordre de certaines phrases.

Quand les deux correspondants savent une langue étrangère, ils s'en servent pour écrire les phrases qu'ils chiffrent ensuite, et la traduction devient ainsi de plus en plus difficile pour celui qui n'a pas les clés.

Ces recettes sont familières à la diplomatie, dit-on,—et en tout cas à tous ceux qui, dans une société secrète, ont eu besoin d'envelopper de mystère leurs correspondances.

Le croirait-on cependant? On est parvenu à lire, sans avoir la clé, des chiffres les plus difficiles.

La diplomatie et la police, qui ont également besoin de pénétrer les secrets, celle-ci pour la politique, celle-là pour la découverte des crimes, ont réuni leurs efforts.

La lecture quelque peu divinatoire des chiffres, est un art que possèdent tous les attachés d'ambassade, et toujours plusieurs employés de la police.

Rien ne dérouté l'attention pénétrante des hommes habitués, à la traduction de ces énigmes: ni les interversions de mots, ni l'usage des langues étrangères, ni les omissions conventionnelles de chiffres.

En 1789, M. Poriquet était l'homme d'Europe le plus habile pour la lecture des chiffres.

On disait au Châtelet que jamais il n'était resté une heure devant une ligne de chiffres sans en pénétrer le sens.

L'habileté de cet homme était pour la police un trésor inappréciable.

Le lieutenant général ne doutait pas

que M. Poriquet ne déchiffât les vingt lignes qu'il venait de mettre sous ses yeux.

— Eh bien! lui demanda-t-il en suivant sur la figure du petit vieillard l'impression que lui causait la lecture des chiffres.

M. Poriquet ne répondit rien: il regardait les lignes de chiffres avec une incroyable tenacité d'attention.

— Ah! s'écria-t-il tout à coup.

Il redoubla d'attention.

— J'y suis! Les petits yeux du vieillard s'illuminèrent d'un rayon étincelant d'orgueil satisfait.

— Eh bien! lisez donc, fit brusquement le lieutenant général: Je vais écrire.

Il prit une feuille de papier blanc et trempa dans l'encre une plume de corbeau.

M. Poriquet commença très-lentement, s'arrêtant à chaque mot pour trouver le sens du chiffre suivant.

— La... mort... du... tyran... et... des... siens... est...

Le traducteur pâlit légèrement.

Le lieutenant général laissa tomber sa plume.

— Est? fit-il visiblement ému.

— Est... résolu... lut froidement le petit vieillard.

— Continuez dit le lieutenant en se redressant.

M. Poriquet continua.

— Il... faut... d'abord... frapper Thiroux...

Le lieutenant sauta dans son fauteuil.

— Il y a Thiroux?

— Oui, Excellence, murmura le vieillard, et continuant: Thiroux... de... Crosnes...

— Continuez, continuez, fit le lieutenant, en regardant autour de lui s'il n'apercevait pas la pointe de quelque poignard.

M. Poriquet reprit.

— Ordre... à... l'Américain... de... tuer... le... lieutenant... dans... les... vingt-quatre... heures.

Le lieutenant saisit brusquement la sonnette derrière lui et sonna.

— Le laquais qui avait été chercher M. Poriquet parut.

— Vous ne laisserez entrer personne,

dit le lieutenant général d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme.

— Le laquais allait sortir.

— Apportez-moi la boîte noire qui est restée hier dans ma voiture.

Le laquais sortit et M. de Crosnes, s'adressant à M. Poriquet.

— Allez toujours ! lui dit-il,

Le petit vieillard obéit.

— Le... Marseillais... est... à... l'Hôtel-Dieu... prévenir... les... Compagnons...

— Est-ce tout ? demanda M. de Crosnes.

— Non !

— Qu'y a-t-il encore ?

— Un nom.

— Quel nom ?

— C. h. a. u. l. a. t.

— Chaulat ?

— Oui.

— Après cela, il n'y a plus rien ?

— Non, rien.

— C'est bien, M. Poriquet, nous aviserons, dit le lieutenant en congédiant le petit vieillard et en affectant un air très-dégagé.

Le laquais rentra au moment où M. Poriquet sortait.

Il remit au lieutenant général une boîte recouverte en chagrin, et portant les armes des de Crosnes. M. Thiroux de Crosnes ouvrit la boîte, en tira une paire de pistolets de poche, s'assura qu'ils étaient chargés et les plaça près de lui sur la table ; il les cacha sous quelques papiers.

— Une personne insiste pour parler à Son Excellence. Son Excellence reçoit-elle ? demanda le serviteur.

— J'ai dit que je ne recevais pas ! Qui est-ce ?

— M. le docteur Guillotin, député aux États. Les habitants du Châtelet ne disaient pas encore l'Assemblée nationale.

— Qu'il entre ! répondit, au nom du docteur Guillotin, M. Thiroux de Crosnes, et il donna à sa figure et à son attitude les apparences de la plus parfaite et la plus aristocratique.

(A continuer.)

LES

SABOTIERS DE LA FORET-NOIRE.

XI.

LA VOLEUSE.

(Suite.)

Cependant le père Kurthil, à qui la sordide avarice du vieux Gaspard était connue, hochait silencieusement la tête :

— Hum ! hum ! grommela-t-il enfin, tout en caressant sa barbe blanche, tant de prodigalité m'étonne de la part du brave Melzer ! J'ai grand-peur qu'il n'accomplisse cet acte de générosité à son insu ! Après tout, c'est un glade, ajouta-t-il en manière de conclusion, et quand il en serait ainsi, je ne vois pas où serait le mal.

Sur un signe de sa mère, Christly sortit et alla s'asseoir au seuil de la cabane, afin d'empêcher d'entrer les voisines qui viendraient pour consulter la veuve ou chercher quelques médicaments :

— Allons ! allons ! au partage, bonne femme ! dit le sergent, car il se fait tard et nous avons une longue route à parcourir.

La veuve s'assit devant la table.

— Rien de plus facile à régler que ce compte, répondit-elle d'abord, je vous dois, à vous, monsieur Mathias, d'une part, quarante florins que vous avez avancés à mon fils ; de l'autre, trente carlins d'or que vous réclamez pour prix de votre complaisance.

Le sergent ne répondit rien.

— Je dois, poursuivit-elle, vingt florins à chacun de vos hommes, total quatre-vingts florins.

Les soldats se regardèrent.

— Enfin, je dois au père Kurthil trente thalers et les frais de son procès-verbal. Le compte est-il juste ?

Etonnée du silence général, la veuve leva les yeux ; toutes les figures exprimaient le désappointement. A la vue de cette masse d'or, chacun avait senti l'appétit lui venir et voulait mordre au gâteau.

— Pardon, bonne mère, dit le sergent d'un air embarrassé, êtes-vous bien sûre

que je ne vous aie réclamé que trente carlins d'or ?

— Pas un krentzer de plus, répliqua froidement la Marannelé.

— Je croyais pourtant, reprit-il, avoir parlé de cinquante.

— Et vous avez traité pour nous, sergent, à raison de vingt florins par homme, interrompit le soldat-ortèvre. Vingt florins ! c'est une plaisanterie. Aucun de nous n'acceptera ce marche !

— M'offrir trente-cinq thalers, dit à son tour le père Kurthil, c'est une dérision... Cela me revient de droit. Quand il restera quelque chose pour moi, tout compte fait, je ne vois pas où serait le mal ?

La Marannelé indignée se leva :

— Qu'exigez-vous donc, maintenant ? demanda-t-elle amèrement.

Le sergent consulta du regard tous ces hommes que nous pouvons appeler ses complices :

— Puisque l'argent tombe tout à coup chez vous comme par enchantement, bonne femme, il y a un moyen efficace de tout concilier. Il faut que cette charmante et généreuse fille partage elle-même entre nous tous la somme qu'elle vient d'apporter.

— Hallo ! le sergent a bien parlé ! s'écrièrent les soldats.

Marguerite prit à part la veuve stupéfaite et lui dit à voix basse :

— Nous devons à tout prix en finir avec ces misérables, nourrice, car j'ai hâte de les voir s'éloigner d'ici. Fritz est toujours à leur merci. Ils sont les plus forts : tu ne peux marchander la vie de ton fils.

Et aussitôt elle se mit à diviser en six parts le tas d'or éparpillé sur la table.

Le sergent Mathias, qui fredonnait un air entre ses dents pour se donner une contenance, se glissa derrière la jeune fille.

— Souvenez-vous, lui dit-il tout bas, que sans moi cette voie de salut ne s'ouvrirait pas pour votre jeune ami, et qu'il était perdu.

— Souvenez-vous, murmura le soldat qui était à sa droite, que la vie de ce pauvre Fritz dépend de notre silence.

— Souvenez-vous, balbutia le garde qui était à sa gauche, que, quand même vous seriez tous d'accord, je n'en ai pas

moins le droit d'emmener le délinquant pour mon compte personnel.

Marguerite resta anéantie. Comment faire pour donner raison à des cupidités qui exhalaient sans vergogne leurs prétentions contradictoires ?

— Parlez donc vous-mêmes ! dit-elle en poussant les pièces d'or sur la table.

Alors tous ces hommes, transportés de cette frénésie particulière qu'excite la vue du précieux métal chez les joueurs et les dénicheurs de placers, se précipitèrent en tumulte sur les ducats, les carlins et les louis, en s'injuriant et se menaçant comme il arrive presque toujours quand il s'agit de partage. Le sergent voulut interposer son autorité, mais elle fut méconnue. Les deux pauvres femmes, désespérées, ne savaient comment rétablir le calme et trancher le différent, lorsque Fritz, qui, de l'autre chambre, avait tout entendu, apparut brusquement. Il s'arrêta sur le seuil, et dit d'une voix calmée :

— Patience, messieurs ! vous avez commencé trop tôt la curée, mais vous allez être bientôt d'accord.

Tous les yeux se tournèrent aussitôt vers lui et il se fit un instant de silence. Le fils de la veuve s'approcha lentement de Marguerite :

— Grettly, lui demanda-t-il d'une voix impérieuse, je veux savoir d'où te vient cette grosse somme d'argent avec laquelle tu veux racheter ma liberté et ma vie ?

La jeune fille, atterrée, ne répondait pas.

— Que t'importe, mon Fritz ? repartit la Marannelé, en se jetant au-devant de son fils. Qu'il te suffise de savoir que cet argent est à nous, bien à nous ! Je le jure devant Dieu qui me voit et m'entend.

Fritz écouta doucement la veuve.

— Ce n'est pas à vous que je m'adresse, répondit-il : vous savez bien qu'un fils n'a pas le droit d'interroger ainsi sa mère. C'est à toi, Grettly, à toi seule que je demande d'où te vient tout cet or ?

— C'est moi, Fritz, qui, à mon tour, te demanderai de quel droit tu m'interroges si sévèrement, moi qui ne suis ni ta sœur ni ta femme, répondit la fille

de Melzer ; car elle frémissait à la pensée d'avoir subi tant de terreurs et enduré tant de tortures morales inutilement, si Fritz refusait d'accepter son argent.

Le jeune homme attacha sur elle un regard doux et triste.

— Grettly, dit-il, puisque tu n'es ni ma sœur, ni ma fiancée, puisque tu n'es qu'une étrangère pour nous, ne dois-je pas te demander de quel droit tu prétends me faire accepter ton aumône ?

— Une aumône ! répéta douloureusement Marguerite.

Et, serrant entre ses petites mains le bras du pauvre sabotier, elle ajouta d'une voix si éteinte que lui seul put l'entendre :

— Mais parce que je t'aime, malheureux :

Fritz resta impassible, et reprit avec une implacable ténacité :

— Pardonne-moi ma curiosité, Grettly, mais je veux savoir, entends-tu bien !... je veux savoir !

Marguerite hésita et ses yeux se mouillèrent de larmes :

— N'ai-je pu amasser, pièce à pièce, cette épargne, Fritz ? Ne me regarde pas si froidement. Mon père est riche...

— Ton père est avare. Pourquoi chercher à me tromper ? C'est mal.

Il l'entraîna dans un coin de la chambre :

— Avoue-moi franchement la vérité. J'ai tout deviné, ma Grettly. Mon frère t'a parlé d'un trésor caché dans la maison du bonhomme Melzer. Oh ! ne me démens pas. Je lis ta faute sur ton candide visage. Tu l'es laissée tenter par Christly ou par ma mère. Leur cœur a faibli devant mon danger. Ils ont abusé de ton amitié, Grettly, tu as volé ton père.

— Pardon, Fritz, pardon ! murmura-t-elle en courbant le front devant lui comme devant un juge. Tu as dit le mot terrible qui bourdonne déjà à mes oreilles ; mais ne me condamne pas, Fritz. La fortune de mon père est la mienne. Ce trésor, il l'a dit lui-même, c'est pour me le léguer un jour qu'il le garde, qu'il l'entasse, qu'il l'augmente. Christly était avec moi et il a entendu les paroles de mon père.

— Grettly, ma sœur, répondit le jeune homme, il ne m'appartient pas de t'accuser. Ton cœur t'a égarée. Je te remercie de ton dévouement, mais je ne rachèterai pas ma vie au prix de ton repentir éternel. Ma Grettly doit rester pure de toute faute et doit porter toujours la tête haute. Reprends cet or, si tu m'aimes, et va le replacer dans le cellier de Gaspard Melzer.

Marguerite, navrée, s'adossa à la muraille et dit sourdement :

— J'obéirai, Fritz.

Au même instant Christly entra tout effaré dans la cabane en s'écriant :

— Cache-toi, Grettly, voici ton père ! C'était en effet le vieil avare que, de son poste d'observation, l'enfant avait vu venir.

En rentrant avec la lampe qu'il avait rallumée, le bonhomme avait trouvé le cellier dans un désordre effrayant ; son fauteuil renversé lui barrait le chemin ; les sébiles rangées sur la table étaient à moitié vides ; la porte condamnée qui donnait sur la ruelle était entr'ouverte, et le seuil en était jonché de pièces d'or. Le vol était patent ; mais quel était le voleur ? Que se passa-t-il alors dans le cœur de l'avare ? Nul ne fut témoin de son désespoir insensé, nul n'entendit ses cris de détresse et d'angoisse ; mais sa souffrance dut être inouïe. Comme sa passion, elle se serait exaspérée jusqu'à la folie s'il n'eût été soutenu par un vague espoir de retrouver son argent et d'atteindre, de juger, de punir le coupable. Quand, un quart d'heure après, il sortit par la petite ruelle, armé de sa lanterne, sa démarche était incertaine et chancelante ; sa face, habituellement jaune, était marbrée de taches verdâtres, et une écume sanglante frangeait ses lèvres. Après avoir soigneusement ramassé les pièces d'or semées devant sa porte, l'avare avait pris sans hésiter le sentier qui menait à la cabane de la Marannelle, et, chemin faisant, il s'était arrêté plusieurs fois pour recueillir un à un les ducats, les louis et les carlins que Marguerite avait laissé tomber de sa robe, et que les rayons de la lune faisaient scintiller devant lui comme des vers luisants dans l'ombre.

C'était ainsi qu'il était arrivé jusqu'au logis de la veuve. Christly eut à peine

poussé son cri d'alarme, que les deux femmes se serrèrent l'une contre l'autre avec épouvante.

— Oh ! cache-moi, bonne nourrice, s'écria Marguerite ; si mon père me trouve ici, je suis perdue !

— Puis se tournant vers les soldats :

— Et vous, brave gens, par pitié, ne me trahissez pas !

Sa figure exprimait une terreur si profonde, son regard était si suppliant, que Mathias Werner et ses hommes se sentirent émus.

— Pauvre fille ! murmura Fritz, qui affectait cependant une contenance impassible.

Pendant que la Marannelé entraînait Grettly, éperdue, derrière le rideau qui masquait le lit de bruyère, la porte s'ouvrit brusquement ; Melzer, le visage bouleversé et ivide, s'élança dans la cabane, et fondit comme une avalanche sur la table où se faisait le partage, ses yeux étincelèrent d'une joie farouche, et il s'écria d'une voix rauque :

— On a forcé mon logis... on a volé mon or... Mais ce sont là mes vieilles pièces, de Hollande, d'Autriche et de France... les voilà !... Je les reconnais ! Ah ! je tiens enfin mes voleurs !

Il regarda autour de lui et aperçut la Marannelé. Il courut à elle et la saisit par le bras :

— C'est toi qui ma volé, n'est-ce pas ?

— Vous vous trompez, maître Gaspard, répondit tranquillement la veuve. L'avare éclata de rire, mais ce rire était sinistre.

— Mon argent est donc venu te trouver tout seul, s'écria-t-il. Ah ! l'insigne menteuse ! Mais il y a une justice sous le ciel, et la justice saura bien te faire avouer. Allons, sorcière maudite, dis-moi par quel conjuration magique tu t'es procuré la clef de mon cellier. Dis-moi par quel charme diabolique tu as su arriver, à point pour mettre la main sur mes sébiles ! Avoue ton crime, magicienne, ou je ne réponds plus de ma colère !

— Je vous le répète, Gaspard, répliqua la veuve, je ne suis pas entrée dans votre cellier. Je ne vous ai rien dérobé. La Marannelé est une honnête femme !

Melzer leva les bras en l'air, comme s'il péfuit de tant d'impudence ; puis il tira de dessous sa houppelande, en guise de pièce de conviction, la casquette de Christly, sa belle casquette à houpe d'or faux, qu'il avait trouvée derrière les vieilles futailles.

— Oseras-tu encore nier que tu es venue ce soir dans ma maison, en compagnie de ton sergent de fils ! dit-il avec un accent de triomphe. La veuve resta un instant interdite. Christly baissa les yeux et devint rouge de honte. Fritz promena de la mère à l'enfant un regard irrité, qui semblait leur dire :

— Je savais bien que c'était l'un de vous qui avait entraîné Grettly !

Quant aux soldats, pas un n'eussent le courage de dénoncer la pauvre fille pour justifier la veuve.

Cependant celle-ci tenta d'apaiser le vieillard :

— Melzer, ne suis-je pas assez malheureuse ? Mon fils est perdu pour moi, et c'est lui qui nous faisait vivre de son travail. Je vais être réduite à mendier mon pain par les chemins pour nourrir cet enfant ! Il ne me reste plus rien au monde que ma réputation de femme laborieuse et prohe ; ne me privez pas, Gaspard, de ce dernier bien.

Et le voyant toujours impassible :

— Vous voulez donc que la veuve de votre ami Wendel soit chassée de porte en porte ? que les enfants du pays me poursuivent à coups de pierres en m'appelant voleuse ?

— Rassure-toi, honnête créature, répartit l'avare en tricanant, tu n'auras pas la peine d'aller mendier ton pain. Je vais t'assurer un asile pour tes vieux jours et du pain pour ton petit louveteau, en vous faisant arrêter sur-le-champ tous les deux.

Il se tourna vers le garde :

— Père Kurthil, dressez votre procès-verbal, et conduisez devant le bourgmestre cette femme et son garnement de fils.

Fritz avait tressailli, mais il échangea avec sa mère un regard sublime de courage et de résignation, et il se turent tous les deux. Le rideau de bruyère tremblait comme s'il eût été agité par le vent.

— Voyons, maître Gaspard, hasarda le garde; ne soyez pas si dur au pauvre monde! Puisque vous avez retrouvé votre trésor, entre nous, je ne vois pas où est le mal. Reprenez vos ducats et remerciez Dieu!

— Il m'en manque! s'écria l'avare; il doit m'en manquer.

Il jeta sur tous les assistants un regard soupçonneux et menaçant.

— Chacun de vous a peut-être déjà pris une part du butin; mais, personne ne sortira sans être fouillé. Non, je ne laisserai sortir personne.

Le sergent Mathias haussa les épaules et les soldats firent sonner sur le plancher la crosse de leurs fusils. Le rideau tremblait de plus en plus.

— Gardes, s'écria Gaspard, je vous somme d'emmener, sans délai, en prison, la mère et l'enfant.

Le père Kurthil, à la grande surprise de l'avare, ne bougea pas.

— Et si j'avais des raisons personnelles et majeures pour ne pas obtempérer à cet ordre, maître Melzer, où serait le mal? répondit-il. J'en sais peut-être plus long que vous sur cette affaire. Vous êtes riche, ces gens sont malheureux. Pourquoi les poursuivre avec tant d'acharnement?

— Hélas! hélas! mon brave père Kurthil, dit le vieux Gaspard, fort surpris de cet élan de sensibilité, si elle n'eût volé que moi, la coquine, je lui pardonnerais peut-être; mais cet argent n'est pas le mien... c'est celui de ma petite Grettly, de ma fille bien-aimée... c'est la dot qu'à force de privations et de fatigues je lui amasse depuis plus de dix ans.

Puis se tournant avec fureur vers la Marannelle.

— Et tu oses dire que tu aimes mon enfant, toi, sous prétexte que tu l'as nourrie de ton lait? Avoue que tu aimes encore mieux son argent! Parce que je ne veux pas qu'elle épouse cet enragé de Fritz, tu veux, toi, qu'elle reste fille jusqu'à l'angour de ma mort! et pour mieux y réussir, tu lui voles sa dot, maudite sorcière! Oh! je serai sans pitié! Qu'on l'arrête! qu'on l'arrête!

— Malheureux! s'écria la veuve Wendel, dont l'orgueil se révolta en s'entendant prodiguer ces injures, im-

meritées par un homme qu'elle méprisait et accusait elle-même dans sa pensée; d'un mot je pourrais te confondre!

— Dis-le donc, ce mot magique!

Fritz s'avança vers la Marannelle.

— Ma mère, dit-il, devons-nous sacrifier celle qui s'est si bravement dévouée pour nous?

— Tu as raison, mon fils, répliqua-t-elle avec une abnégation touchante, cet homme ne saura rien... Père Kurthil, faites votre devoir, et emmenez-nous en prison.

Le rideau s'agitait comme s'il allait se déchirer sous un effort convulsif.

La veuve tendit ses bras à son fils.

— Disons-nous adieu, Fritz, car nous ne nous reverrons plus jamais!

— Arrêtez! s'écria une voix brisée, la voleuse, c'est moi!

Le rideau venait de glisser sur sa tringle de fer, et Marguerite se jeta entre la Marannelle et son père.

— Grettly! murmura Gaspard! ten reculant comme à l'apparition d'un spectre.

— Pardonnez-moi, mon père, reprit la pauvre fille, je suis bien coupable; mais il s'agissait de la vie de Fritz, de notre sauveur, mon père, du fils de votre ami Wendel, du fils de ma chère nourrice, ma raison s'est perdue, j'ai cru pouvoir user d'un bien qui devait m'appartenir un jour. J'ai manqué à mon devoir de fille obéissante et soumise. Punissez-moi donc, renvoyez-moi au couvent, mais ne me retirez pas votre tendresse, mon père!

Elle voulut baiser la main du vieillard; il recula.

— Ingrate enfant! tu n'as pensé qu'à cette famille de mendiants, et tu ne t'es pas soucée de mon chagrin et de mon désespoir. Tu n'as pas pensé que tu allais abrégér ma vie de plusieurs années et peut-être même me porter un coup mortel. Fille dénaturée! je te maudis!

— Grâce, mon père! s'écria Marguerite éperdue, en se jetant aux pieds de l'inflexible Melzer. Souvenez-vous de ma mère! si elle vivait, elle vous implorerait pour moi.

— Je te maudis! répéta le vieil avare avec une colère froide et opiniâtre. Tu feras pénitence de ton crime pendant le

reste de tes jours. Mon affection et ma faiblesse t'ont enhardie au mal. Ma sévérité remettra ton cœur dans le droit chemin. La maison de ton père ne sera plus désormais pour toi qu'une prison; tu n'en sortiras que le dimanche pour aller à la messe. Maintenant quitte avec moi ce repaire, où tu ne rentreras jamais.

Il se tourna vers la Marannelé et son fils :

— Quant à vous autres, souvenez-vous qu'il y a encore à Nordstetten ou ailleurs des juges pour punir ceux qui abusent de la jeunesse et l'entraînent à mal faire.

Le terrible vieillard poussa ensuite devant lui sa pauvre fille, qui n'osait pas lever les yeux sur Fritz, et sortit de la cabane, après avoir ramassé toutes les pièces d'or entassées sur la table.

— Tonnerre ! s'écria le soldat-orfèvre, qui se tenait, sur le seuil et qui fit le geste d'ajuster Gaspard Melzer avec son fusil, si je ne craignais de blesser la petite, je tirerais sur ce vieux coquin-là comme sur un renard sortant du poulailler.

— Et vous auriez tort, mon ami, dit Fritz Wendel à qui le sergent liait les mains, car devant Dieu comme devant les hommes, le seul, parmi nous, qui soit véritablement dans son droit, en justice stricte comme en équité, c'est le vieux Melzer.

C'est égal, murmura le père Kurthil, c'est un vilain oiseau, et quand on le descendrait d'un coup de fusil, par mégarde, je ne vois pas où serait le mal.

Dieu nous vengera ! dit la Marannelé, cet homme est impitoyable, quoique sa conscience soit aussi noire et son âme aussi chargée de péchés que l'enfer; il croit échapper à la justice humaine, mais l'œil de Dieu est ouvert sur lui.

XII.

L'ÉGLISE ET LA SERRE.

Le lendemain, au moment où sonnait le premier coup de la messe, dame Catherine entra chez Marguerite, qu'elle trouva absorbée dans son désespoir, pâle et froide comme une statue de marbre,

le front penché dans ses mains et les coudes appuyés sur la table. La pauvre enfant ne s'était pas couchée. La ménagère étouffa un soupir et lui dit d'une voix douce :

— Gretty, il est temps de vous habiller.

La jeune fille tourna vers dame Catherine ses yeux rougis par l'insomnie et les larmes, et répondit :

— Je n'ose aller à l'église. Dois-je rendre tout le village témoin de ma douleur ?

— Mon enfant, il faut aller prier Dieu pour vous qui avez failli, pour ceux que vous aimez et qui sont en danger, et aussi pour ceux qui vous aiment.

— Pour ceux qui sont en danger, répéta Marguerite avec un accent déchirant, tu as raison, Catherine. Hélas ! depuis que je suis rentrée dans cette chambre qui me plaisait tant autrefois et qui doit désormais me servir de prison, je n'ai cessé de pleurer et de prier.

— Je ne le vois que trop à votre visage, qui est blanc comme un linge, chère petite ; mais quelle que soit votre douleur, vous ne pouvez vous dispenser d'assister à la messe ce matin. Tous les voisins en jaseront. Avez-vous oublié que notre bon curé vous a choisie pour quêteuse à la place de la grande Thérèse ? Donc votre place est au banc d'œuvre.

Et en même temps dame Catherine préparait sur le lit la riche toilette que l'avare Melzer avait fait confectionner pour sa fille, par la meilleure tailleuse de la ville d'Horb, afin d'éblouir le marchand de bois de Boblingen quand il viendrait lui présenter son fils.

— Bonne Catherine, dit Marguerite en secouant tristement la tête, je ne me sens pas le courage de m'habiller si richement. D'ailleurs, j'aurais l'air de vouloir humilier mes compagnes, qui ont été si joyeuses de me revoir. Non, je mettrai tout simplement le costume que portent les filles du pays, et qui a paru si joli à ce pauvre Fritz, ajouta-t-elle tout bas.

Pendant que la ménagère, cédant à ce caprice, aidait sa jeune maîtresse à s'habiller, on entendit le dernier coup de la messe.

— Vite, Catherine, mon livre d'Heures et ma bourse.

— Les voici, mon enfant, et que Dieu exauce vos prières ! dit la brave femme avec émotion.

Marguerite s'efforça de refouler ses larmes, embrassa dame Catherine et sortit.

Elle aperçut sur la place quelques jeunes garçons qui causaient et qui s'écartèrent respectueusement pour lui livrer passage, puis, un peu plus loin, près du porche de l'église, un groupe de jeunes filles qui paraissaient attendre l'heure de la messe pour entrer dans le sanctuaire. Les hommes rendirent à Marguerite son salut, mais leur maintien semblait gauche et embarrassé, les regards qu'ils jetaient furtivement sur elle étaient empreints d'une tristesse mêlée de douce pitié qu'elle ne remarqua pas. Elle s'avança vers ses anciennes compagnes, qui se livraient sous le porche à une conversation des plus animées. La grande Thérèse, que Marguerite devait remplacer comme quêteuse, avait en ce moment la parole. Ses joues étaient plus rouges qu'une crête de coq et les yeux semblaient lui sortir de la tête. La fille de Melzer les aborda avec une expansion qui témoignait de la sincère amitié qu'elle avait conservée pour celles qui avaient partagé les jeux de son enfance ; mais vainement elle tendit son front à celle-ci, sa main à celle-là, aucune ne parut s'apercevoir de sa présence, et elles prirent toutes leur vol vers l'église, comme une bande de pies effarouchées.

Marguerite ne savait que penser de ce singulier accueil ; cependant elle suivit les jeunes paysannes et se dirigea vers le banc d'œuvre ; mais toutes les places étaient occupées déjà par la grande Thérèse et les porteuses de souches. S'arrêtant donc à l'entrée du banc

— Veuillez vous serrer un peu, mes amies, leur dit-elle timidement, afin que je puisse m'asseoir parmi vous.

Aucune des jeunes filles ne parut l'entendre. Vainement leur renouvela-t-elle sa prière ; les yeux attachés sur leurs livres ou sur leurs chapelets avec une feinte dévotion, elles restèrent froides, muettes, impassibles sur leurs chaises curules. Marguerite était stu-

péfaite de ce mutisme brutal et obstiné qu'elle ne pouvait s'expliquer, mais craignant de troubler le silence qui régnait dans l'église, elle prit avec résignation un petit escabeau qui se trouvait vacant, s'agenouilla à l'entrée du banc d'œuvre et se mit à prier avec ferveur.

Après le *Credo*, quand les marguilliers se levèrent pour commencer la quête, elle se leva à son tour, et tendant la main vers la grande fille qu'elle devait remplacer.

— Thérèse, lui dit-elle, veux-tu me remettre l'aumônière ?

— Pas tant d'empressement, Grettly, répliqua la méchante créature avec un accent de cruelle raillerie, c'est moi qui vais aujourd'hui quêter pour toi ; il ne faut pas que l'argent des pauvres passe par des mains qui pourraient en faire un mauvais usage.

Et repoussant brusquement Marguerite, elle alla, suivant la coutume, se joindre aux marguilliers, qui commençaient leur ronde.

Le front de la jeune fille se couvrit d'une vive rougeur, et elle sentit les pleurs monter de son cœur oppressé à ses yeux. Ses genoux se déroberent sous elle. Il lui fallut s'appuyer au banc pour ne pas tomber. Les porteuses de souches la regardaient en dessous et ricanèrent sur leurs chapelets qu'elles faisaient semblant d'égréner. Marguerite resta un instant courbée sous le poids de cette insulte grossière, en se demandant si elle la méritait ; mais bientôt elle releva la tête.

— J'ai voulu sauver Fritz, se dit-elle ; pour lui, j'ai bravé la colère de mon père, et Fritz m'a froidement blâmée. Mon père m'a maudite et m'a donné son logis pour prison. Les filles de Nordstetten, que j'aimais comme des sœurs, me repoussent et me renient. Ce monde m'est fermé. Il ne me reste qu'un refuge, c'est le ciel ! Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi et laissez-moi aller vers vous !

S'éloignant alors de ses anciennes amies, elle se dirigea vers les derniers bancs occupés par les femmes, espérant y trouver une humble place où personne ne ferait attention à elle, mais toutes étaient prises.

En ce moment, la grande Thérèse, accompagnée des marguilliers, se présenta, tendant sa bourse à chaque femme la plupart se contentaient de s'incliner dévotement devant la quêteuse, les plus généreuses laissaient tomber dans l'aumônière un ou deux kreutzers. Mais quand Thérèse passa devant Marguerite et qu'elle lui vit tendre un beau florin du bout de ses petits doigts effilés, elle retira méchamment son aumônière. Au bruit que fit la pièce en tombant sur la dalle, les commères relevèrent la tête curieusement, et les plus proches purent entendre la quêteuse dire en s'éloignant :

— Un florin ! quand tant d'honnêtes gens ne peuvent donner qu'un kreutzer ! On voit bien que l'argent ne lui coûte pas cher à cette demoiselle. Après tout, quand on n'a qu'à se baisser pour en ramasser, on peut être généreuse à bon compte.

Et après avoir lancé son venin, la vipère poursuivait son chemin.

Ce nouvel affront, chose étrange ! ne provoqua dans le cœur ulcéré de Marguerite aucun sentiment de haine et de colère. Elle regardait, tristement, la grande Thérèse, qui continuait sa quête.

— Hélas ! murmura-t-elle, la pauvre fille ne se doute pas du mal qu'elle m'a fait.

Ses larmes tombaient goutte à goutte sur les feuillets de son livre d'Heures, qui les buvait aussitôt. Elle était à bout de force et de courage, mais elle avait pris son parti, et sa tête lui semblait moins lourde, son cœur moins oppressé.

L'église était déserte, depuis longtemps, les enfants de chœur avaient éteint les cierges, et Marguerite était encore à sa place, pleurant et priant toujours. Les prières et les larmes la soulageaient. Avant de quitter l'église, elle alla s'agenouiller pieusement devant l'image de la Vierge, Thérèse et les filles aux mains rouges qui s'étaient associées à sa sottise vengeance s'étaient réunies en groupe à l'entrée de la maison de Dieu, et riaient stupidement entre elles.

Marguerite se demanda si jamais elle avait offensé involontairement cette

grande fille. Un souvenir passa rapide comme l'éclair dans son esprit, et elle comprit la haine de Thérèse. Trois ans auparavant, la quêteuse était une belle créature, blonde comme les blés et au visage candide comme celui d'un madone. Jorgli, le bûcheron, la recherchait en mariage. Un matin Marguerite les avait rencontrés tous deux assis au bord de la fontaine du village. Jorgli parlait de son amour avec la franchise naturelle aux hommes de la forêt. Thérèse, tout en l'écoutant avait abaissé la frange de ses longs cils sur ses joues plus veloutées qu'un pêche. Grettly crut d'abord que c'était par pudeur. Non. C'était afin d mieux voir une petite fauvette qui venait de tomber du nid de sa mère et que la candide paysanne s'amusait à plumer toute vivante. Thérèse accomplit cet acte de cruauté avec plus de calme et d'insouciance que n'en ressent une jeune fille de la ville qui effeuille une à une les pétales d'une marguerite, afin de savoir si elle peut compter sur la fidélité de son fiancé.

(A continuer.)

LE FEUILLETON.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Prix de l'abonnement, un an \$1, un numéro 5 centins.

Les personnes qui désirent souscrire peuvent le faire en adressant le montant de leur abonnement *franco* : A. M. H. HEBERT, Imprimeur-Gérant, Bureau de Poste, Montréal, ou aux Messieurs suivants, qui sont autorisés à recevoir les abonnements :—

M. Z. Chapelleau Libraire, Rue Notre-Dame, Montréal.

M. T. E. Roy, No. 8 Rue St. Joachim Haute-Ville, Québec.

M. Charles Royer, Trois-Rivières.

“LE FEUILLETON” est en vente au dépôt de *Journaux* de M. W. Dalton, coin des rues Craig et St. Laurent.

H. HEBERT, IMPRIMEUR-GÉRANT.